JEAN RICHEPIN 1849–1926

A ma dernière heure

Quand tu viendras m'ouvrir la porte
De mon suprême promenoir,
Tu porteras un voile noir,
O dernière heure ; mais qu'importe ?

Je détournerai mes regards
De ce voile aux crêpes funèbres,
De peur qu'au lac de leurs ténèbres
Mes yeux ne s'éteignent, hagards ;

Et par la porte menaçante
Où me fera signe ta main,
Je ne verrai que le chemin
S'offrant beau pour que j'y consente.

Si nous sommes au vert printemps,
C'est sur un tapis d'émeraude
Plein de papillons en maraude
Que voleront mes yeux chantants ;

Si c'est l'été qui se révèle,
Je serai le conquistador
Larguant sur les blés en flots d'or
L'écoute de sa caravelle ;

Si tout s'empourpre des rougeurs
Où saignent les vins de l'automne,
Je noierai mon cœur dans leur tonne
Parmi les cris des vendangeurs ;

Et si l'horizon se termine
Par un paysage d'hiver,
Les champs sous l'air en menu-vair
Me sembleront fourrés d'hermine.

Qu'importe donc ton voile noir
Et le deuil certain qu'il m'apporte,
Toi qui viendras m'ouvrir la porte
De mon suprême promenoir,
O dernière heure où se condense
Pour les autres tout le néant,
Et dont je fais, moi, te créant,
Une belle image qui danse,

En sorte que, mon cœur transi
Etant sûr de l'extase brève
Qu'y versera mon dernier rêve,
Je t'en dis d'avance merci.